

Formation réciproque et Réseaux d'échanges réciproques de savoirs

Quatrième de couverture (Ovadia, 2012)

L'éducation populaire, la pédagogie coopérative, l'entraide dans les apprentissages sont plus que jamais d'actualité. Elles construisent des réponses réalistes à la question de l'éducation tout au long de la vie et à celle des fonctions des institutions de formation, comme l'école et l'université.

Elles sont nécessaires pour construire un monde juste parce qu'elles allient toujours la formation et la transformation de soi à la transformation sociale et à l'exercice de la coopération.

Dans ce champ, les Réseaux d'échanges réciproques de savoirs, innovation du XX^e siècle, montrent que les humains pourraient tous contribuer à l'éducation et à la formation les uns des autres ; que les savoirs sont des Biens communs qui peuvent se partager et créer des relations d'estime et de reconnaissance réciproque ; que la formation réciproque (en réseaux ouverts) est une véritable démarche de formation ; qu'elle est efficace pour apprendre tout en construisant les solidarités nécessaires pour vivre ensemble.

Se relier, apprendre, essayer est le bon outil d'analyse des fondements des réseaux d'échanges réciproques de savoirs, de leur créativité et de leurs pratiques quotidiennes. Pour être responsable et pour créer un Vivre ensemble qui soit digne pour tous, il faut apprendre en permanence, dans tous les moments et tous les lieux de sa vie. Comment placer, au cœur de nos pratiques sociales quotidiennes, le choix de construire des réseaux sociaux ouverts où chacun et tous peuvent être à l'origine et bénéficiaires d'un réel partage des savoirs ? Le droit d'essayer, de tâtonner ensemble, de se constituer chercheurs-praticiens du social, du politique, du pédagogique et du culturel nous emble une bonne voie pour tendre vers des changements améliorateurs. Cette triangulation : les bonnes relations, l'apprendre comme dynamique permanente et réciproque et le droit et la possibilité réelle pour le plus grand nombre d'essayer, est une bonne voie pour créer en coopération notre monde. « Créer ensemble ou renoncer »...

Table des matières

Préface de Philippe Meirieu : Les Réseaux, ou le clinamen

Introduction

Première partie : D'une pratique pédagogique innovante à une pratique socio/politique en prise avec la réalité complexe de son temps

Chapitre 1 : Que sont les Réseaux d'échanges réciproques des savoirs ?

Des exemples

Présentons ces Réseaux autour de leurs cinq pôles conceptuels

Chapitre 2 : Situons ces Réseaux historiquement

Avant la création des réseaux

1971-1976. Création du Réseau d'Orly

1979-1984. Création du réseau 'Evry

1984-1987. Les premiers développements

1987-1992. Le choix d'une identité associative et un développement exponentiel

1992-1996. Organisations et enracinements

1996-2000. Reconnaissance sociale et productions de savoirs

2000-2008. Productions d'écritures collectives. Crise dans l'organisation associative

2005-2008. Création d'un Mouvement international pour la réciprocité active

Chapitre 3 : Situons ces réseaux dans le champ social et culturel

Situons-les au niveau de l'action locale, territoriale, institutionnelle

Situons-les dans l'histoire des mouvements pédagogiques

Leur situation dans le champ de l'Education populaire

Situons-les dans le champ de l'engagement pour la démocratie

Situons-les dans le champ théorique

Deuxième partie : Quelles sont les questions actuelles prises en charge par cette démarche ?

Chapitre 4 : Des questions sociales

Un outil convivial, constructeur du Vivre ensemble

Peut-on vaincre l'insécurité sociale ?

Chapitre 5 : Des questions culturelles

La continuité entre les savoirs

Des exemples d'offres et demandes de savoirs

Produire ensemble des savoirs

De l'éducation et de la formation tout au long de la vie

L'éducation et la formation tout au long de la vie, ça s'apprend dès l'école

L'articulation féconde des réseaux à distance et des réseaux de proximité

Où il s'agit de savoir-être

Une culture de réciprocité

Chapitre 6 : Des questions éducatives et pédagogiques

Une force de proposition pour la transformation de l'école

La démarche de Jacqueline Culetto et Françoise Heinrich

A l'université

Pédagogie et politique

Chapitre 7 : Des questions dans le champ du politique

Où il s'agit de pouvoir

Le Vivre ensemble, d'un point de vue politique

Conscience d'incomplétude et responsabilité

Rapports de forces

Mouvement d'éducation populaire et politique

Institutions de savoirs contre industries de savoirs

De nouveau, quelques éléments de réflexion sur la laïcité

Chapitre 8 : Des questions dans le champ de l'économie

De l'estimation à l'estime

Les richesses que l'on peut choisir de ne pas compter et que l'on peut essayer de mettre en valeur

Une réponse possible à une question de l'entreprise, par Maryannick Van Den Abeele

Chapitre 9 : Des « communaux » de notre temps

Convivialité et entraide

Une dynamique symbolique

Espace d'occupation ou espace de formation et de mise en mouvement citoyen ? Il faut choisir !

Troisième partie : Question de présence formatrice

Chapitre 10 : Présence formatrice à soi

Qu'est-ce que je sais ? Qu'est-ce que je ne sais pas ?

Qu'est-ce que j'offre ? Qu'est-ce que je demande ?

Chapitre 11 : Une présence formatrice à autrui. Où il est question d'une formation doublement réciproque

Le désir de formation

La réciprocité pour apprendre

Mieux être attentif à autrui et à soi à travers l'apprentissage conjoint de chacun des rôles

Chapitre 12 : Une présence au monde réel proche

Présence de chaque Je aux Nous

La présence du Nous/Réseau à des Nous plus englobants

La conscience des possibles

Quatrième partie : Ce qui rend ces Réseaux actuels, c'est que ce sont des citoyens d'aujourd'hui qui les créent « maintenant »

Chapitre 13 : Créer le Vivre ensemble, ici et maintenant. Vivre ensemble pour créer

La création collective et la formation réciproque s'entraînent mutuellement

Où se rejoignent, pour se féconder, la formation réciproque et la création collectives

De quelques conditions de la création collectives

Des objets de création collective

Mais comment définir un réseau créatif ?

Qui définit la création collective ?

Cinquième partie : Ce qui est actuel parce que « dans une permanence » et, peut-être (?), universel

Chapitre 14 : Des tensions, des valeurs, des choix

Amorphisme moral

Une charte, une éthique

La solidarité

Entrebâillements

Idéaux, idéalité, idéalisme

Conclusion

Chapitre 15 : Vers un « savoir essayer ensemble ». La transversalité pour penser et apprendre, agir et se projeter, ensemble

Essayer ?

Pour agir de façon cohérente avec toutes les dimensions du réel

Expérimentation et transversalité

Où il est question de persévérance

Postface d'André Giordan : Apprendre, un challenge au quotidien

Apprendre et enseigner... c'est toute une histoire

Claire Héber-Suffrin

De 1968 à 1975

Une classe coopérative s'appuyant sur les valeurs et les théories et utilisant les expériences, savoirs, méthodes et outils du Mouvement Freinet.

Une classe ouverte sur le monde, sur les cultures, sur la ville, sur le monde professionnel, sur une multitude de savoirs auxquels ces enfants n'avaient pas accès.

Une classe protectrice où chacun est rassuré, s'exprime sans craindre moqueries, notations ou rebuffades, et découvre ses capacités, ses intelligences, ses excellences possibles...

Une classe où chacun aimait apprendre et apprenait réellement. Le programme scolaire qui prenait du sens, et bien plus que lui. Certains des anciens élèves rencontrés indiquent que, par la suite, ils ont rencontré des connaissances acquises dès le cours moyen. Ce qui changeait, c'est que les savoirs, en particulier ceux du programme scolaire, devenaient désirables. Les chercher, se les approprier, les construire en soi et les partager conduisaient à de belles aventures singulières et coopératives, des aventures cognitives, relationnelles et créatives : le français pour réaliser des journaux, des brochures, des expositions, communiquer entre nous, avec des correspondants, pour élargir ses chances dans la vie d'être entendu, de pouvoir participer à la vie sociale ; les mathématiques pour mieux réussir des projets ambitieux (voyages...), pour s'engager dans des recherches collectives coopératives comme, par exemple la pratique de la mesure, de belles hypothèses à tester... ; l'histoire et la philosophie pour connaître notre monde, notre pays, notre ville, notre quartier, l'histoire de celles et de ceux qui nous ont précédés ; les peintres à admirer, à décrypter, à recevoir comme modèles ; les grands musiciens à entendre, à écouter, pour s'en laisser émouvoir, pour créer, à partir d'eux poésies et dessins ; le débat sur des questions d'actualité à expérimenter, à comprendre comme fructueux pour la pensée, comme nécessaire pour la compréhension du réel, comme instance démocratique ; la danse africaine à essayer, d'abord dans la MJC du 5^{ème} arrondissement de Paris, puis dans celle d'Orly avec une « enseignante » extérieure à l'école, pour approcher la diversité des expressions culturelles ; l'expression corporelle et théâtrale, pour apprendre à dire, à communiquer, à se connaître...

À neuf ans, dix ans, onze ans, chacun pouvait découvrir que ce qui comptait, c'était lui-même comme sujet de ses apprentissages ; son trajet, comme perspective essentielle ; son projet personnel (que faire de sa vie ?). L'environnement coopératif étant l'écrin nécessaire pour susciter la tension créative, cognitive et relationnelle. Chacun pouvait chercher, expérimenter son ou ses domaines d'excellence.

Dans et hors de l'école, tout était fait pour mettre les enfants en situation de réalité et de réussite, en les invitant à penser, à affirmer leur capacité critique, à agir. À conquérir l'estime

d'eux-mêmes et à reconnaître la valeur d'autrui. À grandir sans sacrifier la part de merveilleux indispensable pour qu'ils élargissent et multiplient leurs horizons de sens.

Pour en arriver là, entre 1968 et 1975, dans une banlieue ouvrière, Orly, il avait fallu rompre avec certains usages, multiplier les propositions/ouvertures pour lutter contre les déterminismes sociaux, créer dans la classe, entre classes de différents niveaux, entre écoles et collège, dans le quartier et la ville, des occasions de conquête et de partage des savoirs qui, en 1971, allaient donner naissance aux réseaux d'échanges de connaissances¹.

2011, une aventure de détective

Il y a donc toujours un réseau d'échanges réciproques de savoirs à Orly ! À une époque où prévaut ce qui innove et où même les institutions, à travers leurs modes de financements, incitent à « zapper », à faire sans cesse de « nouveaux » projets pour être subventionné, la durée et la persévérance dans un projet surprennent. Et pourtant, ce projet et cette démarche sont toujours, plus de quarante ans après, expérimentés et en développement : Ils affirment que chacun est porteur d'une multitude de savoirs et d'ignorances ; que chacun peut donc être offreur et demandeur de savoirs. Et que chacun peut enseigner et apprendre. Ces postulats concernent tous les savoirs, les seules « limites » étant éthiques : tous les savoirs qui respectent les personnes et la paix entre les humains.

L'équipe d'animation du réseau d'échanges réciproques de savoirs d'Orly m'annonce, au printemps 2011, qu'elle envisage de « fêter » la naissance de l'idée de ces réseaux à Orly en 1971 ; ainsi que les quarante ans, parcourus de naissances, morts et renaissances, du réseau d'Orly lui-même.

Aussitôt, il me semble que je dois absolument « retrouver » le plus grand nombre possible de mes élèves de trois classes². C'est comme une évidence qui s'impose à moi ! Une exigence éthique. Un désir fort de leur « restituer » ce qu'ils ont, avec leurs parents, (sans doute avec plus ou moins de conscience), contribué à faire advenir. Une intuition de ce que ça pourrait nous donner à vivre, tant au niveau des sentiments que de l'analyse. Une joie anticipée de les revoir. Une question puissante, celle de savoir s'ils pensent que ces années d'école leur ont apporté quelque chose. Et, si oui, quoi ? Un pari aussi : vais-je savoir utiliser ces outils nouveaux d'information et de communication pour les retrouver ? Défi d'essayer ! Curiosité ?

Il faut dire que, dans mon itinéraire, les temps professionnels, militants et amicaux vécus à Orly sont, sans doute, les plus fondateurs dans ma vie, de ma vie (je ne compare pas, ici, avec l'importance « autrement » génératrice de ma vie de famille et de ma vie avec mes amis).

Il faut dire aussi que j'aimais beaucoup mes élèves. Ce qui leur arrivait m'importait. Leur existence comptait pour moi. Au-delà de mes responsabilités professionnelles d'enseignante, et grâce à celles-ci, ils étaient, pour moi, des « personnes » essentielles. Certains d'entre eux

¹ Claire et Marc Héber-Suffrin, (1981) 1994, *L'École éclatée*, (Stock) Desclée de Brouwer.

² Une classe pendant trois ans, de 1968 à 1971 : CE², CM¹ puis CM². Une seconde classe pendant deux ans : 1971-1973, CM¹ et CM². Une troisième classe pendant deux ans, 1973-1975, CM¹ et CM².

sont venus me voir dans les années qui suivaient (alors que je n'habitais plus à Orly et que je n'exerçais plus comme enseignante), pour des conseils d'orientation, ou simplement pour le plaisir de la rencontre : Florence, Edith, Farida, Olivier, Éric...

Le « précédent » festif et réflexif du lancement, à Orly en 1981, de « L'École éclatée » m'encourageait à essayer de nouveau. Mais quand même ! Quarante ans après pour les plus anciens ! Se rappelleraient-ils de moi ? M'enverraient-ils « promener » ? Je me trouvais soudain très intimidée... par eux !

Me voilà lancée dans une aventure de recherche telle, que l'une d'eux m'a appelée « Miss Marple » : Internet, les sites « Copains d'avant » et « Trombi.com », Facebook, les souvenirs de celles et ceux que je retrouvais, tout a été mis à contribution pour cette aventure de « Miss Claire Marple³ Héber-Suffrin ». Et certains d'entre eux se sont engagés, à leur tour, dans la recherche.

Sur environ quatre vingt-cinq élèves de ces trois classes, j'ai pu déjà en entendre ou voir une quarantaine. Et, parfois, leurs pères ou mères. Toujours, je commençais, un peu timidement, et tout en me nommant, par demander : « Vous souvenez-vous de moi ? ». Les réponses me faisaient véritablement fondre d'émotion, trembler physiquement, m'étonner extraordinairement. C'était retournant ! Je n'ai malheureusement pas noté les réactions des premiers d'entre eux que j'ai eus au téléphone. C'est en entendant ce qui se disait que j'ai ressenti la nécessité de noter. Ce qui m'envahissait : c'est comme si c'était trop, émotionnellement ! Et ce trop, je le ressentais physiquement, comme une immense respiration trop grande pour moi. Heureusement que Marc⁴ était présent pour que je partage ce bonheur avec lui. Leurs souvenirs étaient si précis, leurs analyses si positives, leur compréhension de ce que nous avons fait si riche et si complexe, leurs regards sur la société actuelle et son école si pertinents (toujours à mon sens, évidemment), leur émotion si palpable (et la mienne donc !) que j'ai commencé à vouloir les partager plus largement.

C'était toujours positif ? Extrêmement ! Mais cela posait aussi de graves questions. Les élèves, ils le disent tous, ont eu le sentiment de participer, à Orly, à quelque chose qui sortait de l'ordinaire. Quarante ans plus tard, ils partagent la même analyse sur l'aspect innovant de ces années scolaires. Claude Foujanet⁵, lui, se déclare effaré de constater que l'école n'adopte pas de telles pratiques alors qu'elles ont « prouvé qu'elles marchaient ». Il insiste fortement sur son incompréhension devant cet état de fait.

« Je dis toujours à mon entourage, la seule prof que j'ai eue dans ma vie qui m'a fait aimer l'école et où j'ai eu envie de travailler, c'est toi. J'ai plein de souvenirs : Céline, Françoise,

³ Détective héroïne de romans d'Agatha Christie. C'est ainsi qu'une de mes anciennes élèves m'a appelée lors de cette recherche !

⁴ Marc Héber-Suffrin, mon mari. Nous avons initié ensemble le premier Réseau à Orly, le second à Evry et (avec d'autres) la fondation d'un mouvement associatif d'éducation populaire au niveau national. Nous sommes, tous les deux, toujours militants de cette démarche.

⁵ Un de mes anciens élèves, coauteur de cet ouvrage.

Laurent Gérôme. Le correspondant à Grenoble. Tout ce qu'on a fabriqué pour faire des ventes... J'avais passé un week-end chez vous à Evry » témoigne Olivier Gance. Lorsque je raconte « fièrement » ce témoignage à deux de mes fils (dont l'un est enseignant), leur même réaction me fait percevoir une grande « tristesse » : « Tu te rends compte, Maman, de ce que ça veut dire pour l'école ! » En même temps, cela rejoint tellement mes « premières » préoccupations de jeune enseignante ; je me disais alors : il faut qu'ils aiment être à l'école, alors ils aimeront venir à l'école, alors, ils aimeront apprendre !

Donc, ces témoignages spontanés, je souhaite d'abord les faire « entendre » beaucoup plus largement, comme une étonnante évaluation ! Si « évaluer » quelque chose, c'est en faire ressortir la valeur, ce qui vaut l'implication vécue, le travail accompli, la peine aussi que l'on s'est donnée pour atteindre ses objectifs, l'intérêt des résultats obtenus, ce qui donne et construit du sens, ce qui est précieux, ce qui donne du prix à ceux qui vivent ce « quelque chose », alors, oui, j'ai envie de partager cette aventure nouvelle et cette évaluation inattendue que je suis, que nous sommes en train de vivre. J'ai envie d'associer nombre de mes amis, de participants aux réseaux, d'enseignants portant les mêmes conceptions... à ces regards tellement constructifs portés sur nos pratiques communes par celles et ceux qui les ont vécues il y a quarante ans, trente huit ans et trente-six ans⁶.

Ensuite, je voudrais que cela nous permettent de nous revoir... pour nous faire plaisir et pour réfléchir au sens de cette aventure, à l'époque certes, mais aussi pour notre époque actuelle, pour mes anciens et anciennes élèves, pour des enseignants (primaire et collège) qui ont participé aux réseaux, pour des intervenants, offreurs et demandeurs dans ces réseaux et que nous retrouvons aussi peu à peu.

Je les invite à venir en novembre à Orly. Mais, comme nous nous le sommes dit ensemble plus tard, on ne se refait pas complètement : ce que nous avons vécu, « construire coopérativement la classe », nous nous sommes donné à le revivre : une douzaine d'entre eux ont participé à des réunions de préparation de la manifestation du 19 novembre. Première rencontre, le 2 juillet, au Centre culturel d'Orly : des moments d'émotions d'une intensité incroyable !, suivie de deux autres réunions de préparation !

Peu à peu, est née, entre nous, l'idée de produire, mais quoi ? Un livre ? Un film ? Comme une nécessité de diffuser socialement ce que nous aurions à dire sur ces expériences et sur ce que nous en avons fait dans nos propres vies : avaient-elles eu un impact ? Que nous donnaient-elles à lire et à dire sur la société et l'école actuellement ?

Une de mes plus belles surprises a été la facilité avec laquelle quelques-uns ont vécu, comme une évidence, que nous allions « coopérer » pour préparer la fête des Quarante ans.

Catherine Gorry-Bouin après la première séance de préparation : « Super ! On se retrouve. On va de nouveau réaliser un projet ensemble, comme avant, quand on avait dix ans... et qu'on avait la folie des grandeurs... et qu'on y arrivait, parce qu'on y croyait et qu'on s'y mettait

⁶ Au moment où nous préparons la fête des quarante ans, en 2011.

tous ensemble pour y arriver. Ca vous rappelle des choses, non ? Ce qu'on a pu tous ressentir, je pense, quand on s'est retrouvés le 2 juillet : cet immense plaisir à retrouver Claire et ce nouvel élan qu'elle donne à notre vie, je l'ai ressenti avec autant de ferveur. Cette envie d'aller plus loin, plus haut, ce regard sur la « vraie » vie à travers des expériences plus riches les unes que les autres m'ont aussi donné cette envie de combattre et de défendre mes convictions, dans ma vie et dans mon métier d'enseignante. Ce qui m'a vraiment émue et bouleversée, lors de nos retrouvailles, c'est de me rendre compte que tous, nous avons été imprégnés par ces magnifiques valeurs et j'ai vraiment ressenti une osmose entre nous qui était très forte et revigorante. »

Et pour introduire la table-ronde des Quarante ans : « Si nous sommes ici aujourd'hui, nous, les anciens élèves de Claire, c'est bien sûr, pour retrouver nos copains, copines d'école, savoir ce qu'on est devenus, revivre nos souvenirs d'enfance. C'est aussi pour retrouver notre institutrice, Claire, qui nous a tous beaucoup marqués, par son immense investissement et les relations qu'elle a su créer avec nous dans sa classe et même chez elle, où elle nous recevait parfois. Mais c'est surtout pour témoigner d'une expérience que l'on a vécue ensemble, à l'école, il y a une quarantaine d'années et qui a laissé une empreinte très forte sur nous. Elle a énormément contribué à la construction et à l'épanouissement de notre personne, par toutes les valeurs qui nous ont été transmises : coopération, respect, entraide, solidarité, tolérance, persévérance, patience, fierté... ».

Ce n'est pas tous les jours que l'on peut ainsi « évaluer », à tant d'années de distance, les effets d'une pédagogie avec celles et ceux qui l'ont vécue, mais aussi recueillir les témoignages de parents et même de conjoints ! Ce n'est pas tous les jours qu'autant d'anciens élèves se retrouvent pour évoquer leurs parcours de vie, confrontent leurs souvenirs, racontent comment, pour certains, cette expérience a marqué leur vie et le regard qu'ils portent aujourd'hui sur notre société. Et qu'ils prennent la plume au cours de plusieurs ateliers d'écriture pour le partager.

Et, pour continuer à partager des bonheurs, un extrait de la lettre envoyée, à l'occasion de cet anniversaire, par Gaston Viens, Maire Honoraire d'Orly et Maire d'Orly pendant ces expériences.

« Bon anniversaire ! Quarante ans, le bel âge. C'était mon âge lorsque j'ai été élu maire d'Orly en 1965. . [...] Comme ancien maire mais aussi comme ancien déporté au camp de Buchenwald, je sais le prix de l'échange, du lien indispensable à tisser et retisser entre les hommes. Ce sont les objectifs indispensables de ma vie. Cela demeure d'une actualité et d'une urgence incroyable. Vous avez eu le mérite, il y a quarante ans, de créer de la solidarité et de l'estime entre tous ceux et toutes celles qui vous ont rejoint au sein du réseau d'Orly que vous aviez inventé à partir de votre expérience d'enseignante. Aujourd'hui, l'activité toujours aussi riche du RESO d'Orly s'inscrit dans un mouvement national. Je souhaite plein succès à cette journée de rencontre que vous organisez aujourd'hui à Orly. Je suis persuadé que cette journée s'inscrira, à partir des réflexions qui s'en dégageront, dans la longue histoire de solidarité. Je vous assure de mon soutien toujours fidèle. »

Puis une aventure d'écriture collective

Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois avec une bonne vingtaine de ces anciens élèves. Plusieurs fois, avec quelques-uns, pour des ateliers d'écriture qui allaient donner, à certains des textes, l'allure d'une lettre. D'autres ont écrit de chez eux, à leur façon.

Le fruit de ces rencontres, ce livre, peut surprendre pour différentes raisons qu'ont bien pointées certains des coauteurs.

Il y manque, bien sûr, les témoignages de celles et ceux qui n'ont pas été retrouvés, de celles et ceux qui, après un contact très positif, ne se sont pas associés à cette nouvelle entreprise, difficile, celle de l'écriture.

Le plaisir de retrouver une institutrice avec qui, somme toute, on a, au moins, bien aimé être à l'école, fait courir un risque : celui de transformer l'entreprise pour réaliser ce livre et l'ouvrage lui-même en hagiographie. Ce n'est évidemment pas l'objectif mais au nom de quoi faudrait-il censurer des sentiments librement exprimés ? Ce risque reconnu, on peut retenir que ces témoignages et ces analyses soulignent l'importance des belles relations, des relations d'affection et de respect, dans la réussite des apprentissages. Mais aussi l'importance des pédagogies qui, en favorisant ces belles relations, l'estime réciproque, la coopération, la recherche et la créativité, permettent à tous les enfants de progresser et aux enseignants d'aller au bout de leurs capacités relationnelles et éducatives.

Qui n'a pas entendu un proche affirmer : « Avec tel enseignant, j'ai pris confiance en moi, j'étais heureux et j'ai réussi ! » ? Et à l'inverse, personne n'ignore le mal que des paroles ou des attitudes destructrices d'enseignants – il y en a – provoquent. Sur ce sujet, au lecteur de se déterminer, comme pour le reste d'ailleurs, car ce qui lui est proposé ici n'est pas une adhésion mais une exploration.

En effet, les perspectives offertes par cet exercice de mémoire et ce livre ne manquent pas. Pour certains, ce fut une occasion unique, à l'âge adulte, d'évaluation de leur scolarité, en revenant sur les apprentissages, les projets collectifs, la construction de soi-même qu'ils ont vécus. Elle se double souvent, spontanément, d'une réflexion sur l'école d'aujourd'hui qui, suggèrent-ils, gagnerait à s'inspirer de ce type de démarche pédagogique. D'autres y voient une remise en question plus radicale, tout aussi opportune quand les responsables politiques parlent eux-mêmes de refonder l'école.

Nous espérons aussi que ce livre permettra de saisir en quoi, socialement, les Réseaux d'échanges réciproques de savoirs sont le prolongement de ce qui s'est passé, sept années durant dans ces trois classes, dans cette école, dans cette cité au sens noble et non comme « lieu à problèmes », comme on a vite fait d'en juger, toujours de loin. L'écrivain, Daniel Maximin, qui a été professeur de Français au collège d'Orly dans les années soixante dix et qui a beaucoup travaillé avec moi, ses classes et les réseaux, insistait sur ce point, à l'occasion des Quarante ans, en soulignant que nombre de ses engagements et projets ultérieurs trouvaient leur source dans ce qu'il avait vécu à Orly.

Pas plus que les enfants, qui saisissaient ce qui leur était proposé sans en connaître l'arrière-plan pédagogique, ni Marc ni moi ne savions pas ce qui découlerait de ces pratiques. Rien dans les années 1971-1976 ne laissait prévoir l'extension ultérieure des Réseaux, en France et dans le monde. Ou qu'ils convergeraient un jour avec le grand projet politique des « apprentissages tout au long et dans toutes les situations de la vie ».

Enfin, retenons la portée politique de telles expériences. Il s'agit bien de transformer à la fois les représentations des personnes sur elles-mêmes, sur les autres, sur l'école, sur la ville, sur la société. Il s'agit aussi d'expérimenter autre chose pour transformer le bout de société sur lequel on peut avoir prise, de l'analyser, de le faire savoir. De telles expériences requièrent des intelligences reliées et des conceptions de l'humain, de l'école et de la société partagées. Elles exigent une volonté des institutions politiques et éducatives. Mais elles sont fragiles, comme nous le sommes, tous, comme personnes singulières. « Attention, École ! »

PREFACE

Les Réseaux, ou le clinamen

Pendant longtemps nous fûmes fascinés par les utopies de la fixité. Nous regardions toujours avec une admiration teintée de nostalgie les superbes systèmes horlogers légués par de grands visionnaires : Platon, Campanella, Bacon, Thomas More, Fénelon, etc. La République parfaite, la Cité du Soleil ou l'île d'Utopie nous apparaissaient comme des systèmes sociaux parfaits, aux rouages admirablement huilés, des structures économiques et des organisations humaines qui s'imposaient par leur définitive évidence : chaque chose, chaque individu y tenaient des places immuables dont ils ne changeaient que selon des processus strictement mécaniques et absolument prévisibles. Lévi-Strauss lui-même, exprimant sa tendresse pour les « sociétés primitives » voit en elles une sorte de pureté cristalline, de l'humain réduit à l'essentiel, dégagé de la gangue inutile de la « civilisation », exprimant les réalités anthropologiques premières que nous aurions perdues dans notre irresponsable course au progrès.

Et il est vrai que, devant le chaos et les incertitudes de notre nouveau millénaire, il est parfois rassurant de rêver à un monde où les choses n'advindraient que selon la loi d'un ordre juste et immuable. La cité des hommes n'a jamais été aussi pleine « de bruit et de fureur », aussi exagérément brutale, passionnelle, incontrôlable, imprévisible, que nous aspirons secrètement à une « Cité de Dieu » où règneraient l'harmonie, l'équitable répartition des richesses, la raison et la paix. Rien d'étonnant, en fait, à ce que ces rêveries soient si prégnantes, car nous payons là le pluralisme démocratique au prix fort : en l'absence de vérité révélée, théologique ou politique, morale ou sociale, nous devons chaque jour inventer nos repères et nos valeurs. Les modèles autoritaires se sont heureusement effondrés mais, avec eux, a disparu la douillette tranquillité de l'obéissance râleuse. Plus personne ne pense vraiment à notre place et c'est bien pour cela que, souffrant de « l'insoutenable légèreté de l'être », nos contemporains regardent tant du côté des idéologies frelatées des marchands d'illusions. C'est pour cela que reviennent aujourd'hui des formes inquiétantes de millénarisme : sectes, groupes fusionnels de toutes sortes, repli sur les valeurs individuelles du bien-être, fuite dans les paradis artificiels, utopies fixistes sous toutes leurs formes prêchées par des sauveurs charismatiques de toutes obédiences.

Mais la science-fiction est là pour nous alerter sur les dangers qui nous menacent ainsi. Depuis Huxley, nous savons que « le meilleur des mondes » est toujours le pire et que rien ne

détruit plus l'homme que l'ordre qui lui est imposé de l'extérieur. Nous savons que, quand nous cherchons, selon notre irréductible manie classificatrice, à mettre des étiquettes, à faire entrer dans des cases (à l'école, comme en biologie, on dit « dans des classes »), à organiser des hiérarchies, à construire de belles mécaniques économiques et sociales... la dictature n'est pas loin. Nous savons que les utopies de la fixité sont grosses de dangers totalitaires et que, si elles peuvent nous séduire un temps, elles ne nous mènent jamais que vers la paix... des cimetières. Rien n'est pire que la terrible devise qui porta pourtant, il y a près d'un siècle, l'espérance d'un pédagogue comme Ferrière : *the right man at the right place*. Triste espérance d'une harmonie définitive où chacun finit par être définitivement assigné à résidence, à reproduire ce qu'on attend de lui, à occuper le poste, le rôle, la fonction que lui désignent « la société politique dans son ensemble et le milieu social auquel il est particulièrement destiné » comme disait Durkheim.

Ainsi, les mécaniques sociales horlogères n'ont-elles jamais été aussi tentantes... mais également aussi dangereuses : tant qu'elles renvoyaient à « l'île de nulle part » et que l'homme ne disposait pas des moyens de les mettre en œuvre, elles restaient des rêves que l'on pouvait caresser de temps en temps, les sachant résolument hors de portée. Mais aujourd'hui, elles se profilent dans l'ancre même de notre « cerveau collectif » : quand les connexions électroniques permettent, en un éclair de seconde, de repérer, trier, ventiler, affecter, redistribuer, échanger, faire circuler, des milliards d'informations... quand la caméra à positrons permet d'inspecter le fonctionnement du cerveau et d'espérer contrôler celui de la pensée... quand la génétique permet de manipuler l'hérédité et de s'immiscer dans le mystère même des différences interindividuelles jusqu'à laisser entrevoir qu'elle pourra se substituer aux examens universitaires et aux entretiens d'embauche... il faut, on s'en doute, bien plus qu'un cri d'alarme ou que l'expression pleurnicheuse d'une nostalgie passéiste... il faut une véritable « nouvelle utopie de référence », une utopie, non de la fixité, mais de la mobilité, une utopie éducative et sociale à la fois, telle que nous la présentent Claire et Marc Héber-Suffrin.

Car c'est bien de cela dont il s'agit ici : au-delà des bricolages techniques qui sont décrits, au-delà des arguments pédagogiques qui sont mis en œuvre et des expériences dont témoignent les auteurs, ils nous donnent à voir et à partager une véritable exigence éthique et politique capable de nous sauver tout à la fois de l'ordre et du chaos : le réseau. On se tromperait en croyant qu'il ne s'agit là que d'un nouveau « gadget », à l'image de ces technologies des relations humaines et du management venues il y a quelques temps des

Etats-Unis, qui prétendaient régler nos conflits et nous apporter le bonheur en nous livrant les clés de notre fonctionnement intime. Le réseau dont il est question ici, c'est tout autre chose : un projet porté par une sorte d'insurrection fondatrice, de volonté délibérée de faire grandir, ensemble et tout à la fois, chacun et tous, tous et chacun : chacun par tous et tous par chacun.

Certes, dira-t-on, mais ce n'est pas la première tentative du genre et d'autres se sont essayés, bien avant l'existence des « réseaux d'échanges réciproques des savoirs », à proposer des dispositifs capables de promouvoir la personne par le social et vice-versa. Rousseau, déjà, et le « contrat social », Rogers et le « groupe de base », Illich et la « société conviviale », Freinet et le système des « brevets » dans la classe, la pédagogie institutionnelle, avec la formule des « ceintures de judo » et bien d'autres encore... La belle affaire ! Qu'importe d'être ici le premier ou le seul ! L'essentiel est de faire avancer les choses, de proposer des opérationnalisations capables de parler à l'homme d'aujourd'hui et de donner forme concrète à une espérance. Les réseaux « font image », ils témoignent d'un pouvoir de mise en forme exceptionnel, s'appuyant sur une analyse de la relation « éthiquement acceptable », pour plagier Winnicott, afin de proposer des mises en œuvre « pratiquement réalisables ». C'est ce qui leur donne leur fabuleux pouvoir heuristique.

J'ai écrit « fabuleux » et le mot pourra apparaître excessif : mais Bachelard nous l'a enseigné il y a déjà quelque temps et le quotidien nous le confirme résolument : « Pour affronter la navigation, il faut des intérêts fondamentaux. Or, les véritables intérêts sont les intérêts chimériques. Ce sont les intérêts qu'on rêve, ce ne sont pas ceux qu'on calcule. Ce sont des intérêts fabuleux. » L'enjeu des réseaux n'est ni uniquement pédagogique, ni exclusivement économique ou social ; il ne s'agit pas seulement de rénover l'école et l'enseignement, d'améliorer les relations entre les personnes ou d'éviter la déperdition des savoirs en favorisant leur mutualisation... il s'agit de « l'humain » et du pari insensé de la promotion de l'humain dans chaque homme. Vieille histoire depuis le mythe de Prométhée, les travaux d'Héraclès, la devinette du Sphinx, les *Métamorphoses* d'Ovide ou la quête du Graal : histoire d'affirmation et de séparation, difficile construction identitaire d'un être aux prises avec lui-même qui ne peut posséder que ce qu'il donne, s'approprier que ce qu'il transmet, ne revendiquer que ce qu'il partage. Histoire d'un être dans la course effrénée pour « être lui-même » et qui doit, à chaque instant, se nier en se transformant, aller vers l'autre au risque de s'enkyster dans une « personnalité » ou un « caractère », une « nature » ou une « fonction », un « savoir » ou un « statut »... réduit alors à basculer dans la violence de la « persévérance dans l'être », comme dit Emmanuel Levinas. L'humain n'est que question,

tension, échange, geste ébauché, quête impossible d'une identité qui se fait et se défait constamment dans la réciprocité consentie. L'humain est fabuleux. Invisible, incalculable, insoupçonné. Il est à la rencontre de sujets qui ne préexistent pas à ce qu'ils ont à se dire. A l'intersection de trajectoires qui ne devaient pas se croiser. A l'aube de toute espérance.

« Fabuleux », donc, est l'enjeu dont il est question ici. Irréductible à tout marchandage bureaucratique. Mais « heuristiques » aussi sont les propositions qui sont faites dans ces pages : heuristiques parce que attentives aux conditions concrètes de leur mise en application, heuristiques parce que capables de penser leur propre développement, heuristiques parce que permettant d'explorer de façon originale les thématiques de « l'air du temps » : l'interculturalité, le lien social, les relations entre les générations, l'articulation de la sphère privée et de l'espace public, la place des institutions et celles des services.

Le fabuleux doit donc travailler à s'incarner sans craindre de frayer avec le médiocre, de côtoyer l'approximation, de prendre le risque du tâtonnement et de l'erreur. « L'humain » se sait porté par le rêve, c'est ce qui fait sa faiblesse face aux rappels à l'ordre des « réalistes » ; mais il se sait aussi condamné au compromis : c'est ce qui fait sa force face aux utopies horlogères, toujours nostalgiques de la perfection et tentées de se réfugier dans l'esthétisme pour ne pas courir le risque du passage à l'acte. Les réseaux, en ce sens, sont terriblement humains jusque dans leurs tâtonnements. Peut-être même est-ce dans ces tâtonnements, grâce à ces tâtonnements, que se font les principales découvertes, que se jouent les coups de théâtre les plus fantastiques et les échanges les plus imprévisibles. C'est là que réside, en fait, l'essentiel de leur pouvoir heuristique ; c'est ce qui en fait une véritable utopie de la mobilité, de l'exploration de l'humain, de la formation des hommes.

Mais, ce que nous voyons mieux aujourd'hui, à travers ce livre et au regard des tâtonnements, voire des errances, de notre société, c'est à quel point les « réseaux » peuvent aussi constituer une alternative politique globale... Avec leur projet, nous sommes, en effet, au cœur d'un défi essentiel : face à « la dictature de l'intime » qui écarte toute possibilité de construire un véritable espace public et réduit la socialité à une juxtapositions d'individus pulsionnels.... face à la tentation de fuir la solitude en s'agrégeant à des groupes fusionnels qui contraignent à abdiquer toute identité... nous avons plus que jamais besoin de construire de véritables collectifs : pas des coagulations d'êtres indifférenciés, mais des configurations de sujets situés, qui tiennent ensemble par les relations qu'ils entretiennent. À bonne distance. Dans une interaction féconde où ils éprouvent à chaque instant qu'ils sont membres d'un collectif où la solidarité de fait est délibérément reconnue comme une valeur à promouvoir.

Ce défi est même, en réalité, l'enjeu essentiel de nos sociétés « démocratiques » : ou bien ces dernières sauront permettre l'émergence de collectifs citoyens structurés, ou bien, elles basculeront dans un individualisme systématique qui les rendra infiniment vulnérables à toutes les manipulations et prêtes à toutes les dérives.

Il ne s'agit donc pas, avec « les réseaux », d'adjoindre à notre société malade quelques enclaves sympathiques ou quelques prothèses artificielles. Certes, tout ce qui contribue à adoucir le monde, en particulier pour ceux que l'on désigne comme « les exclus », est infiniment précieux. Et seuls « les esprits forts » peuvent considérer cela avec condescendance... Mais, la mise en place d'expériences immédiates n'est nullement incompatible – comme en témoigne ce livre – avec un effort pour construire des modèles capables de constituer des perspectives d'avenir à l'échelle locale, nationale ou internationale...

Et qu'on me permette de terminer cette préface en recherchant paradoxalement dans notre passé une image capable de dire ce qui fait la force extraordinaire de ce livre, son prodigieux pouvoir de subversion... On se souvient que, pour les philosophes épicuriens de l'Antiquité, l'univers, n'était, à l'origine, qu'une pluie d'atomes tombant dans l'infini en lignes strictement parallèles. De la matière et, pourtant, rien. Un monde plein et vide à la fois... Il a fallu qu'un atome dévie de sa trajectoire et en accroche un autre – les atomes, alors, étaient déjà crochus – pour que survienne enfin *quelque chose*. Un écart, une rencontre imprévue et ce fut *l'événement*. Des combinaisons multiples et improbables. Des arrangements plus ou moins stables, mais qui permirent aux hommes de prendre pied. Des créatures et des créations, enfin. Le clinamen a suffi.

Notre modernité, menacée par toutes les formes de replis, risque de mourir du manque de clinamen. Quand les appartenances se font intolérance et rejet, que les spécialisations se payent de terribles aveuglements, que les convictions dégénèrent en excommunications, *la déviance devient vertu*. Nous étouffons... Sociétés secrètes et savantes, bandes et tribus, ghettos de riches ou de pauvres, nous tombons dans le vide en lignes parallèles qui ne se connaissent même plus.

Jamais, pourtant, nous n'avons eu autant de choses à nous dire. Et jamais nous n'avons eu autant besoin les uns des autres. Pour survivre, il nous faut absolument construire des réseaux, fabriquer des rhizomes, inventer des modes de communication entre les êtres et les communautés, les générations et les métiers, les cultures et les idéologies.

Les « réseaux » s’y emploient, comme on va le découvrir dans ce livre superbe, et ils répondent ainsi à leur manière à l’injonction prophétique proférée par Pestalozzi en 1797 : « Il n’y a, pour notre monde effondré moralement, spirituellement et politiquement, aucun salut possible si ce n’est par l’éducation, si ce n’est par la formation à l’humanité, si ce n’est par la formation des hommes. »

Philippe Meirieu

Professeur à l’université LUMIERE-Lyon 2